

Scénario du film «1924 — Vladimir Lénine. Chroniques historiques avec Nikolai Svanidze»
écrit par Marina Joukova, traduit par l'IA, et précédé d'un résumé également rédigé par l'IA

Résumé du scénario :

Le texte retrace les dernières années de Lénine, montrant un homme entièrement obsédé par le pouvoir, jusque dans la maladie. Après son premier accident vasculaire cérébral en 1922, il est soigné à Gorki par des médecins étrangers plutôt que par des « médecins-bolcheviks », auxquels il n'a aucune confiance. Il s'occupe un temps de champignons, de lapins et tresse même un panier, mais dès qu'il peut à nouveau écrire, il revient à ce qui l'obsède : la répression et le contrôle politique.

Lénine pousse à l'expulsion de l'intelligentsia russe, qu'il méprise profondément. Il réclame l'arrestation et la déportation de certaines d'intellectuels, dont l'historien âgé Rozhkov, qui devient une véritable idée fixe. Dans le Code pénal, il fait ajouter que tout retour d'exilé doit être puni de mort. L'intelligentsia, les médecins, les enseignants et même les poètes comme Blok sont vus comme des ennemis potentiels, des « cerveaux de la nation » qu'il traite de « merde » dans une lettre à Gorki. Parallèlement, il radicalise sa position antireligieuse et fait introduire la peine de mort pour les prêtres, estimant que « plus il y aura de fusillés, mieux ce sera ».

Le texte insiste aussi sur la dimension personnelle et sombre de cette fin de vie : dès 1921, Lénine demande du poison et, en 1923, une demande de cyanure adressée à Staline est discutée au Politburo. Staline refuse de lui donner le poison, non par humanisme, mais parce qu'il juge cela inutile : il est convaincu que « pour Lénine, c'est kaput » et que le Politburo doit déjà gouverner comme s'il n'existait plus.

Dans ce contexte se pose la question de la succession. Lénine dicte le texte plus tard appelé son « testament », où il met en garde contre le danger de scission né de l'opposition entre Staline, trop « grossier » et doté d'un pouvoir immense comme secrétaire général, et Trotski, très doué mais arrogant et trop porté sur l'administration. Pour Lénine, le pire danger n'est pas la cruauté mais le « fractionnement » du parti, c'est-à-dire la menace contre le pouvoir unifié. Après sa mort, Staline éliminera Trotski et les autres opposants, reprenant même certaines idées économiques du trotskisme pour les retourner à son profit.

Le texte montre comment, dès avant la mort de Lénine, Staline prépare la mise en scène du corps du chef : refus de la crémation, projet d'embaumement, construction d'un mausolée sur la place Rouge. Malgré des oppositions initiales, la décision est prise de conserver le corps dans un « caveau » près du mur du Kremlin. Autopsie spectaculaire, transport du cerveau et du cœur sous escorte policière, débats sur la propriété du corps (famille, État, parti) : la dépouille devient à la fois relique politique et spectacle pour les masses.

Parallèlement, le peuple pleure Lénine surtout à cause de la NEP, qui a apporté un peu de nourriture et de commerce après les années de famine. Staline comprend très bien ce mécanisme : prendre tout, redonner un peu, susciter la gratitude. Plus tard, Khrouchtchev utilisera certains textes de Lénine (notamment sur la « grossièreté » de Staline) pour opposer les deux figures et tenter de réhabiliter Lénine après la mort du dictateur. Mais avec l'ouverture des archives à l'époque de la perestroïka, il apparaît clairement que Staline n'est pas une déviation accidentelle : il est le continuateur logique de Lénine dans la logique du pouvoir absolu, de la terreur et du primat du parti sur la liberté.

Scénario :

1924. Vladimir Lénine

Le 21 janvier 1924, Lénine est mort. L'ouvrier Goliadkine, de la Première fabrique de chaussures, prit la parole devant ses camarades et dit :

« Beaucoup disent que le camarade Lénine est mort. Non, il n'est pas mort, il est vivant. Là-bas, ce n'est que le corps, mais lui-même est avec nous. »

Ses compagnons commencèrent à préparer ses funérailles à l'avance, avec des sentiments divers. Pratiquement dès 1922. Le président du VTsIK, Kalinine, disait :

« Si nous enterrons Vladimir Ilitch, les funérailles doivent être telles que le monde n'en a encore jamais vu. »

Pendant tout le temps où Lénine mourait, les principaux acteurs de son entourage ne pensaient qu'au pouvoir. Durant tous les mois de sa maladie, Lénine lui-même pensait aussi au pouvoir. Il lui était difficile de penser à autre chose. Il était profondément indifférent à la littérature, qu'il divisait en utile et inutile. D'après ses propres mots, il avait jeté sa croix pectorale à l'âge de seize ans.

Pour la musique, il n'avait pas la patience. Il s'endormait même à Wagner, qu'il était pourtant censé aimer. Inessa Armand était déjà morte à cette époque. Il n'avait pas d'enfants. Le sens principal et le grand succès de toute sa vie, c'était le pouvoir. C'est à cela qu'il pensait.

Il avait réussi à créer une puissante organisation terroriste. Elle s'empara du pays. Par un terrorisme d'une extrême brutalité, cette organisation s'affermir. Elle se légitima. Le monde la reconnut. Mais son essence n'en fut pas changée pour autant. Et son créateur, Lénine, ne changea pas non plus jusqu'au bout.

Le portrait du terroriste Khaltourine au-dessus du divan de Lénine n'est pas là par hasard. Khaltourine avait tenté de faire sauter le tsar Alexandre II, celui qui avait aboli le servage en Russie. Le portrait de Khaltourine chez Lénine est accroché à côté de celui de Marx.

Le 21 mai 1922, à Arkhangelskoïe, sur la Moskova, Trotski, pantalon retroussé, pêchait au filet. Il glissa, tomba et se déchira un tendon. Il dut rester alité. Au bout de trois jours, Boukharine vint le voir.

« Vous aussi au lit ? » s'écria-t-il, horrifié.

« Qui donc encore, à part moi ? » demanda Trotski.

« L'Ilitch va mal : attaque – il ne marche plus, ne parle plus. »

Le bulletin sur l'indisposition de Lénine parut le 4 juin. On y annonçait que Lénine souffrait de gastro-entérite et, sur cette base, d'un léger trouble de la circulation. Le bulletin était rédigé de telle sorte que même un médecin n'aurait pas pu soupçonner que Lénine fût gravement malade.

Un mois après l'attaque, le 24 juin, une consultation eut lieu à Gorki pour décider de ce que le malade pouvait faire. L'un des médecins proposa de lui faire jouer aux dames, mais avec de mauvais joueurs. Le médecin allemand Klemperer témoigne qu'après la première attaque « Lénine, à Gorki, se mit à la culture des champignons de Paris et au soin des lapins ». Ensuite il tressait des paniers. Il en tressa un, sous la direction d'une ouvrière du sovkhose de Gorki. Il offrit ce panier à sa sœur, Maria Ilitchna.

Une semaine après que le panier eut été tressé, Lénine se mit à écrire de sa propre main. Le 12 juillet 1922, Lénine écrit à Kamenev :

« Je vous invite un de ces jours chez moi. Je me vante de mon écriture – quelque chose entre la calligraphie et la paralysie. Je vous le communique en secret. »

Quatre jours plus tard, Lénine écrit à Staline une lettre sur la nécessité d'expulser au plus vite du pays les principaux représentants de l'intelligentsia russe :

« Qu'on les flanque tous hors de Russie ! »

Lénine est indigné :

« Cette opération a été commencée avant mes vacances et n'est toujours pas terminée. Arrêter quelques centaines de personnes et les expulser sans déclaration de motifs. Partez, messieurs. »

Juste avant ses « vacances », comme s'exprime Lénine, c'est-à-dire juste avant l'attaque, il introduit son propre amendement au Code pénal de la RSFSR :

« Pour tout retour au pays – peine suprême, la fusillade. »

Exigeant l'expulsion de l'intelligentsia, Lénine, absolument malade, parlant à peine et écrivant à peine, répète à Staline :

« Nous allons nettoyer la Russie pour longtemps. »

Dans sa lettre du 16 juillet, Lénine mentionne, entre autres, un historien âgé, le professeur Rojkov. Pour une raison ou une autre, ce Rojkov, peu connu, ne lui laisse aucun répit. Lénine écrit :

« Incorrigible, il faut l'expulser. »

On emprisonna d'abord Rojkov, puis on le relâcha. Dès que Lénine, après son attaque, fut officiellement revenu au travail, il demanda aussitôt des comptes à Zinoviev :

« Rojkov est à Piter ? Il faut l'expulser. »

Le 26 octobre, à une séance du Politburo, il exige de nouveau l'expulsion de Rojkov.

Le 8 décembre, à Gorki, entre deux nouvelles crises, Lénine apprend que le Politburo a décidé de ne pas expulser Rojkov. Il est extrêmement indigné. Juste avant la deuxième attaque, le jour même de l'attaque, Lénine écrit à Staline :

« Je propose. Premièrement : expulser Rojkov à l'étranger.

Deuxièmement : si la décision ne passe pas en raison de son âge, l'expulser, par exemple, à Pskov. Mais le garder sous une surveillance étroite. »

Le 14 décembre, le Politburo expulsa le professeur Rojkov à Pskov. Il mourut peu après.

Cette idée fixe à propos de Rojkov n'est pas fortuite. L'intelligentsia russe est en général pour Lénine un sujet douloureux. L'attaque ne fait qu'aggraver la situation.

Déjà le 15 septembre 1919, en réponse à une lettre de Gorki, Lénine avait formulé la phrase devenue célèbre :

« Les forces intellectuelles des ouvriers et des paysans grandissent et se fortifient dans la lutte contre la bourgeoisie et ses auxiliaires, les intellectuels, laquais de la bourgeoisie, qui se considèrent comme le cerveau de la nation. En réalité, ils ne sont pas le cerveau de la nation, ils en sont la merde. »

En réalité, tout ce passage est une crise d'hystérie. Une rage leniniste féroce, un ressentiment presque infantin. Comment cela ? En septembre 1917 déjà, dans son livre L'État et la révolution, il écrivait :

« Nous n'aurons aucun ennui avec ces messieurs les intellectuels après la prise du pouvoir. Ces

messieurs qui travaillent aujourd'hui sous la direction des capitalistes travailleront encore mieux sous la direction des ouvriers armés. »

Très bien, ils n'ont pas voulu se soumettre immédiatement aux ouvriers armés. Les bolcheviks leur ont montré leur force. L'écrasante majorité des fusillés en 1918, c'est justement l'intelligentsia. Ce n'est qu'ensuite, loin derrière, que viennent les paysans fusillés, puis les éléments criminels, puis la bourgeoisie, puis les prêtres. Ils n'ont rien compris en 1918, ces messieurs les intellectuels. On leur a alors assigné la ration de la catégorie la plus basse : par jour, 110 grammes de pain, 3 grammes de sucre, 3 grammes de sel, 17 grammes de viande.

Même avec le corps enseignant, il est impossible de trouver un langage commun.

« Le corps enseignant, dès le début, représentait une organisation qui, dans sa grande majorité, sinon entièrement, se situait sur une plateforme hostile au pouvoir soviétique. »

Et les représentants de la profession médicale ! « Eux aussi rêvent du retour de l'ordre bourgeois. »

Tous, tous « se sont servis de leur instruction pour saboter l'entreprise de construction du socialisme ».

Et le poète Alexandre Blok ! Pendant quatre ans, il s'était tenu tout à fait loyal vis-à-vis du pouvoir soviétique, puis il est tombé malade d'un trouble nerveux. Tout le monde s'est mis à demander qu'on le laisse partir se soigner en Finlande. Mais c'est une nature poétique, il pourrait se mettre à écrire des vers contre le pouvoir soviétique. On a voté trois fois contre le fait de le laisser sortir du pays. Puis on l'a laissé partir. Et il a eu la mauvaise idée de mourir.

Qu'ils aillent tous au diable ! Il faut attraper ces espions et les attraper constamment, systématiquement. Et les expulser à l'étranger !

D'après la secrétaire de Lénine, Lidia Fotieva, dès 1921, donc avant sa maladie, Lénine avait demandé qu'on lui apporte du poison.

Quant à l'histoire selon laquelle Lénine aurait redemandé du poison au début de 1923 à Staline, cela n'avait à l'époque rien de secret.

La rumeur sur Lénine et le poison était discutée dans toutes les rédactions de journaux. Et pas seulement. L'économiste, historien et publiciste Valentinov, qui connaissait bien Lénine de l'époque de l'émigration, se souvient que cette rumeur lui fut rapportée par son concierge. Valentinov vivait alors ruelle Bogoslovski, aujourd'hui rue Moskvine, au n° 8, en face du théâtre Korsh, plus tard une annexe du Théâtre d'Art de Moscou. Au-dessus de l'appartement de Valentinov se trouvait alors un club artistique nocturne. Les pas, les chants, les cris de femmes duraient d'ordinaire jusqu'à cinq heures du matin. Le concierge et le gardien voyaient souvent comment on sortait du club, porté dans les bras et posé sur un fiacre, un commissaire du peuple à l'Instruction publique, Lounatcharski, ivre, dans un manteau de fourrure de castor. Kalinine, à cette époque, faisait la cour aux ballerines du Bolchoï.

Trotski écrit que la question de savoir s'il fallait ou non donner du poison à Lénine fut débattue au Politburo. À cette époque, au Politburo se trouvaient Trotski, Zinoviev, Kamenev, Staline, Rykov, Tomsky. La troïka dirigeante était Zinoviev, Kamenev, Staline. Dans la direction du parti, on les appelait « Zikassi ».

Or Staline informa le Politburo que Lénine l'avait soudain fait appeler et lui avait demandé de lui procurer du poison. Trotski déclara :

« Lénine peut guérir. »

Staline répondit :

« Le vieux souffre. Il ne veut rien entendre. »

Le 21 mars, Staline écrit une note secrète au Politburo :

« Strictement secret. Samedi 17 mars, la camarade Oulianova m'a communiqué, dans l'ordre de l'ultraconspiration, la "demande de Vladimir Ilitch à Staline" pour que moi, Staline, je prenne sur moi le devoir de procurer et de remettre à Vladimir Ilitch une dose de cyanure de potassium. Dans l'entretien avec moi, N. K. disait, entre autres, qu'Ilitch souffre d'atroces douleurs et insistait avec obstination pour qu'on ne refuse pas à Ilitch sa demande. »

La sœur de Lénine, Maria Ilitchna, écrit :

« Pourquoi V. I. s'est-il adressé à Staline ? Parce qu'il le connaissait comme un homme ferme, d'acier, étranger à tout sentimentalisme. »

Staline n'apporta pas de poison à Lénine. Il ne devait sans doute pas en voir la nécessité.

En 1924, le futur adjoint de Dzerjinski au VSNKh, Vladimirov, raconta au déjà cité Valentinov une histoire sensationnelle. Après la première attaque, Lénine s'était rétabli rapidement. « À quel point la maladie de Lénine était grave, ne le soupçonnait même pas ce tout petit groupe de gens qui était au courant de sa maladie. Et pourtant, parmi eux, il y avait un homme qui, dès l'été 1922, avait dit : "Pour Lénine, kaput." »

Cet homme qui avait dit alors « pour Lénine, kaput », c'était Staline. Il avait rencontré des médecins russes et étrangers, il suivait la dégradation de la santé de Lénine depuis 1921, il en était venu à la conclusion qu'une attaque serait inévitablement suivie d'autres. Il déclara :

« Le Politburo doit travailler comme si Lénine n'était déjà plus parmi nous, et répartir habilement entre les membres du Politburo toute la direction du pays. »

Le 16 décembre, Lénine subit une deuxième attaque. Mais déjà une semaine plus tard, Lénine dicte le texte qu'on a pris l'habitude d'appeler le testament de Lénine :

« Les relations entre Staline et Trotski constituent plus de la moitié du danger de scission du parti. Le camarade Staline, devenu secrétaire général, a concentré entre ses mains un pouvoir immense, et je ne suis pas sûr qu'il saura toujours user de ce pouvoir avec assez de prudence. D'un autre côté, le camarade Trotski est peut-être l'homme le plus capable du Comité central actuel, mais il est trop confiant en lui-même et se passionne excessivement pour le côté purement administratif des choses. Ces deux qualités de deux chefs éminents du Comité central actuel risquent fort, sans qu'on le veuille, de conduire à une scission. »

Dans ce document, pour Lénine, les mots clés ne sont ni « Staline » ni « Trotski ». Le mot clé est « scission ». Dans n'importe quel état physique, rien n'est plus effrayant, pour Lénine, qu'une scission du parti. La scission est une menace pour le pouvoir. Il n'y aura pas de scission. Staline dévorera Trotski, s'appropriera les idées économiques du trotskisme, les utilisera pour lancer son premier plan quinquennal, digèrera l'opposition de droite, fera fusiller et emprisonner ceux qui se souvenaient de Lénine d'avant et d'après la prise du pouvoir en Russie.

Si Trotski avait dévoré Staline, les listes de fusillés auraient sans doute été quelque peu différentes. Au lieu de Toukatchevski, on aurait fusillé Vorochilov, le premier poète aurait été non pas Maïakovski, mais Essenine, favori de Trotski. Meyerhold serait probablement resté en vie. Gorki ne serait pas devenu le principal classique soviétique. La situation au NKVD n'aurait pas changé de

façon fondamentale. Le village aurait inévitablement connu une seconde édition du communisme de guerre. Les paysans n'avaient pas pardonné à Trotski la guerre civile et le haïssaient. Et il leur aurait rendu leur haine au tour suivant. Mais il aurait difficilement surpassé Staline dans sa collectivisation. La passion de Trotski pour les décisions administratives instantanées aurait exigé le travail servile dans l'économie dans son ensemble, ce qu'on observa d'ailleurs aussi sous Staline.

L'auteur de la diffusion des camps de concentration en Russie se partage entre Trotski et Lénine. Staline ne partage rien avec eux. Et il ne partage rien d'eux. Même pas Lénine. Il consolide sa victoire définitive pendant la guerre, quand le slogan officiel de l'offensive devient la formule : « Pour la patrie ! Pour Staline ! »

Ce qui est sûr, c'est que sous Trotski, Lénine ne serait pas couché dans un mausolée.

Dès les premiers signes de sa maladie en 1922, Lénine déclara qu'il ne voulait pas être soigné par des médecins membres du parti. On fit venir auprès de lui des sommités étrangères : les professeurs Foerster, Berghard, Bumke, Klemperer, Strümpell. Parmi les anciens médecins russes : Getié, Kojévnikov, Rozanov, Békhterev.

Le commissaire du peuple à la Santé, Semachko, et le chef de la santé moscovite, Oboukh, furent écartés du traitement de Lénine. Lénine disait :

« Il est possible qu'ils sachent écrire un tract et prononcer un discours à un meeting, mais, bien entendu, ils n'ont aucune connaissance médicale. D'où viendraient-elles, puisqu'ils n'ont aucune pratique et se sont occupés de politique ? Je veux avoir affaire à de vrais médecins, pas à des ignorants. »

À peu près à la même époque, circulait de main en main parmi les médecins moscovites le texte d'une lettre de Lénine à Gorki :

« Cher Alexeï Maximovitch, la nouvelle que vous êtes soigné par un bolchevik, fût-ce un ancien, m'a, ma foi, inquiété. En vérité, dans 99 cas sur 100, les médecins-camarades sont des ânes. Il faut se faire soigner uniquement par des sommités de premier ordre. Essayer sur soi les inventions d'un bolchevik, c'est affreux. »

Le contenu de cette lettre fut connu à Moscou fin 1922 – début 1923. Mais elle avait été écrite en novembre 1913. De Cracovie, rue Lubomirska, maison n° 51. Autrement dit, longtemps avant la révolution, Lénine écrivait :

« Essayer sur soi les inventions d'un bolchevik, c'est affreux. »

À la même époque, circulait à Moscou une autre lettre de Lénine à Gorki sur la religion, avec ce qui deviendra un de ses thèses fondamentales :

« Tout bon Dieu est une sorte de nécrophilie. Toute idée de n'importe quel bon Dieu est la plus indicible des ignominies. »

Lénine écrivait aussi cela à Gorki en 1913. En 1922, Lénine renforce son ancienne idée par l'écrasement de l'Église, la vente de ses biens, ainsi que par un amendement au Code pénal introduisant la peine de mort pour les ecclésiastiques. « Plus il y aura d'exécutions, mieux ce sera », dit Lénine.

Juste après sa mort, une proposition vint des ouvriers de l'usine n° 30, « Le Fournisseur rouge ». Les ouvriers écrivaient :

« Une pensée géniale nous est venue. Ne pas le descendre en terre, mais, en construisant un

emplacement élevé sur la place Rouge, l'installer dans un cercueil de verre, conservé dans l'alcool.

»

La grande masse de la population était reconnaissante à Lénine pour une NEP pas trop généreuse, mais tout de même nourrissante. En réalité, les gens pleuraient surtout le défunt Lénine pour la NEP. Le même Valentinov se souvient :

« Dans l'immeuble où j'habitais, le concierge était un certain Stepan Antonovitch, illettré, d'un développement minimal. Pendant la Première Guerre mondiale, il avait été prisonnier en Autriche. Il racontait : "Tous les Autrichiens sont des koulaks, parce que tous portent des bottes ou des chaussures en cuir." Eh bien, ce Stepan Antonovitch disait qu'il était très, très dommage que "Lénine soit mort". Et il expliquait : "C'est Lénine qui a ordonné d'ouvrir les boutiques. C'est après son ordre qu'on a vu apparaître le pain blanc et le vrai seigle, les pommes de terre, le sucre. Si Lénine n'avait pas fait cela, nous serions encore aujourd'hui affamés dans les queues." »

Staline ne pouvait pas ne pas saisir alors ce mécanisme du pouvoir : d'abord tout prendre, puis donner très peu, mais ce peu signifie la vie. Ensuite, on peut donner encore moins. L'amour et la gratitude n'en seront que plus fortes.

Staline comprenait très bien Lénine. En 1922, Lénine écrivait à Kamenev :

« C'est une erreur énorme de penser que la NEP mettra fin à la terreur. Nous reviendrons encore à la terreur, et à la terreur économique. »

L'écrivain Vladimir Soloukhin, à propos de Lénine et de la NEP :

« Certains pensent qu'avant sa mort Lénine s'est ravisé et a emporté dans sa tombe des recettes qui auraient pu sauver la situation, le pays. C'est une profonde erreur. On se réfère à la NEP introduite par Lénine. Mais, mon Dieu, la NEP n'est qu'une parodie misérable de la réalité russe d'avant la révolution, normale, ordinaire, avec un commerce intense, une abondance de marchandises, 18 000 foires. »

En 1922, on tenta de rétablir la fameuse foire de Nijni-Novgorod, si renommée avant la révolution. On nomma à sa tête un ancien ouvrier de Sormovo, Malyshev. Malyshev se laissa aussitôt pousser une barbe de marchand, s'habilla d'un caftan, rentra son pantalon dans ses bottes. Il tutoyait tout le monde, jurait sans cesse, et émaillait ses jurons de « mon petit colombe », « mon âme », « mon père ».

Il envoyait à Moscou ses articles pour publication dans différents journaux. Il en adressa un à la « Gazette commerçante et industrielle », organe du VSNKh. Le président du Conseil supérieur de l'économie nationale était Dzerjinski, qui dirigeait en même temps l'OGPU. L'article de Malyshev ne fut pas publié, tant il était analphabète.

Il téléphona à la rédaction, et dit au rédacteur :

« Mon colombe, je t'ai envoyé un petit article, alors toi, mon âme, aie la bonté de m'envoyer les épreuves. »

Il essuya un refus. Une demi-heure plus tard, un appel du secrétariat du Comité central. L'affaire remonta jusqu'à Dzerjinski lui-même. Dzerjinski examina la question et donna cette réponse : « Moi, président du VSNKh et de l'OGPU, j'ordonne de ne pas publier l'article de Malyshev, quelles que soient les menaces. »

Malyshev, furieux, appela :

« On trouvera bien quelqu'un de plus important que Dzerjinski. »

Une heure plus tard, Dzerjinski appela lui-même la rédaction. Il dit d'une voix rauque :
« Publiez l'article de Malyshev. »

Staline accordait ses faveurs au chef de la foire de Nijni-Novgorod, Malyshev.

Le 23 décembre 1922, Krupskaïa se plaignit à Kamenev de Staline :
« Je vous supplie de me défendre contre les grossières ingérences de Staline dans ma vie personnelle, contre ses insultes infâmes et ses basses menaces. Je suis un être humain, mes nerfs sont tendus à l'extrême. »

Le fait est que Lénine malade envoyait Krupskaïa chercher les informations qui l'intéressaient auprès des membres du Politburo. Staline répondait aux questions de Krupskaïa avec une extrême mauvaise volonté.

Trotski, dans ses mémoires, écrit que Staline avait été d'une grossièreté extrême avec Krupskaïa. Il lui avait donné deux fois les renseignements dont elle avait besoin, puis l'avait envoyée au diable. Après la plainte de Krupskaïa à Kamenev et Zinoviev, celle-ci raconta ce qui s'était passé à Lénine. La sœur de Lénine, Maria Ilitchna, se souvient :
« Cette conversation bouleversa tellement Nadejda Konstantinovna qu'elle n'était plus elle-même. Elle sanglotait, se roulait par terre. »

Le 4 janvier 1923, Lénine dicta :
« Staline est trop grossier. Ce défaut, tout à fait tolérable entre nous, communistes, dans les relations entre camarades, devient intolérable dans la fonction de secrétaire général. De ce point de vue, pour éviter une scission, ce n'est pas un détail. »

Lénine, encore une fois, parle de scission, pas de sa femme. Ce n'est que deux mois plus tard, le 5 mars, qu'il dictera une lettre à Staline au sujet de la conduite grossière de celui-ci envers Krupskaïa :

« Je n'ai pas l'intention d'oublier si facilement ce qui a été fait contre moi, et il va de soi que ce qui a été fait contre ma femme a été fait contre moi. »

Staline répondit le lendemain :

« Si vous estimez que, pour maintenir nos relations, je dois retirer les paroles dites, je peux les retirer, tout en refusant cependant de comprendre de quoi il est question et ce qu'on veut exactement de moi. »

Khrouchtchev, dans ses mémoires, écrit au sujet de Krupskaïa :

« Staline nous expliquait, dans un cercle restreint, qu'elle n'avait pas du tout été la femme de Lénine. Déjà après la mort de Krupskaïa, Staline disait que si les choses avaient continué ainsi, nous aurions pu mettre en doute le fait qu'elle fût la femme de Lénine. Il disait que nous aurions pu déclarer qu'une autre femme avait été l'épouse de Lénine. Et il citait le nom d'une personne respectée dans le parti. Cette femme est encore vivante aujourd'hui, c'est pourquoi je ne cite pas son nom. »

Khrouchtchev dictait ses mémoires à la fin des années 1960.

Lorsque les paroles de Lénine sur la grossièreté de Staline furent lues aux délégations du XIIIe congrès, en mai 1924, une voix s'éleva dans la salle :

« Ce n'est rien, on ne nous fera pas peur avec de la grossièreté. Tout notre parti est grossier, prolétarien. »

En 1924, personne n'accorda la moindre importance à ce texte de Lénine. On ne parlait d'ailleurs pas du tout de « testament ».

Ce texte, tout comme l'histoire avec Krupskaïa, ne sera entendu à nouveau que trente-deux ans plus tard. Trente-deux ans, ces paroles de Lénine furent la première et principale raison d'État. En 1956, au XXe congrès du parti, les paroles de Lénine sur Staline et la lettre de Krupskaïa se plaignant de Staline furent rendues publiques dans le rapport de Khrouchtchev. Ce rapport était toutefois encore secret, et seulement diffusé dans les organisations du parti.

Les mots de Lénine selon lesquels Staline est grossier prirent, dans la nouvelle interprétation du parti, un sens sacré. Leur nouvelle interprétation n'avait qu'un seul but : opposer Lénine à Staline, et donc réanimer Lénine. La figure culturelle de Staline devait être remplacée d'urgence. Aucun autre candidat, à part Lénine, n'existait. Comme figure politique active, Lénine tint le coup jusqu'à la fin du dégel et revint ensuite dans les limites du mausolée.

La seconde tentative de le réanimer eut lieu à l'époque de la perestroïka. L'abîme d'informations révélées alors ne fit qu'établir que Staline était le successeur de Lénine.

L'écrivain Vassili Grossman avait déjà écrit, dans son roman du dégel *Tout passe* :

« Lénine et Staline ont formulé une équation : la nation et l'État se développent au nom de la force et contre la liberté. Cette formule de Lénine et de Staline est une drogue pour les ratés, les faibles et les attardés. »

Dans l'intervalle entre les deux lettres sur la grossièreté de Staline, Lénine dicta une série d'articles. À la différence du texte sur Trotski et Staline, que l'on continue d'appeler le testament de Lénine, ses derniers articles ne furent pas perçus comme des confessions. Même si Krupskaïa les appelait « un testament au sens véritable du mot ». Elle a, au fond, raison, car Lénine y renonce au marxisme.

Face à la mort, il prononce ce qu'il a en réalité suivi toute sa vie : le socialisme n'a pas besoin de prémisses économiques. D'abord la prise du pouvoir, avant tout la prise du pouvoir, tout au nom du pouvoir politique, et ensuite seulement on pourra construire les prémisses du socialisme.

Dans la revue *Projecteur* de 1924, le fonctionnaire soviétique, du parti et de l'économie, Vladimir Milioutine, écrit :

« Lénine ne se regardait jamais dans un miroir. Les dix dernières années de sa vie, il n'a pas vu son propre visage. Parcourez toutes les pièces où Lénine a vécu dans ses dernières années. Il n'y a pas un miroir. »

L'apparence physique de Lénine ne l'intéressait pas. Ses dents étaient confiées au dentiste Youdelevitch. Celui-ci se souvient des dents de Lénine dans le *Journal d'odontologie et de stomatologie*, la même année 1924. Il écrit :

« En me rappelant les dents de V. I. Lénine, je me suis demandé si l'on pouvait juger du caractère d'une personne à partir de la configuration de ses dents. Et, en particulier, si l'on parle des dents de V. I., ses dents sont solides par leur structure, de couleur jaune – selon le nuancier d'Ash F5 – en général régulières par leur forme, leur disposition et leur occlusion. Les incisives supérieures sont larges, avec un bord tranchant fortement développé, recourbé vers l'intérieur, du côté du palais. Et ses dents, sans aucun doute, s'harmonisaient parfaitement avec l'impression générale de rectitude, de fermeté et de force de caractère. »

Lénine ne s'intéressait pas au lien éventuel entre ses dents et son caractère. Il savait parfaitement que le pouvoir qu'il avait pris en 1917 devait être une dictature personnelle. Staline partageait entièrement le point de vue de Lénine.

Cinq jours avant la mort de Lénine, Staline déclara :

« L'opposition, avec son agitation débridée pour la démocratie dans le parti, libère les forces petites-bourgeoises. Les opposants servent de porte-voix à la nouvelle bourgeoisie. Et la nouvelle bourgeoisie se moque bien de la démocratie dans le parti. Elle voudrait obtenir la démocratie dans le pays. »

Autrement dit, cela commence par la démocratie dans le parti, et cela pourrait finir par la démocratie dans le pays. Rendons cette justice à Iossif Vissarionovitch : les choses se sont déroulées exactement comme il l'avait dit. Certes, seulement vers la fin du XXe siècle.

En mars 1923, Lénine ne lut pas la réponse de Staline à sa lettre au sujet de Krupskaïa. Son état se dégrada brutalement. Pratiquement, la parole volontaire fut presque entièrement détruite. Son vocabulaire se réduisit à quelques mots : « voilà—allez—emmène ».

Parfois, on entendait des mots étrangers, par exemple « guten Morgen ». Il lui restait la mimique, quelques gestes, puis les larmes. C'est le tableau typique d'une maladie très grave.

Kamenev emmena à Gorki le peintre Yuri Annenkov pour qu'il fasse le portrait de Lénine. Annenkov y alla, mais refusa de peindre :

« Lénine ne pouvait servir de modèle que pour illustrer sa terrible maladie, mais pas pour un portrait. »

Entre-temps, l'un des médecins qui soignaient Lénine, le docteur Kramer, disait que la vitalité de Lénine représentait, dans l'histoire de cette maladie, un phénomène sans précédent.

Le 19 octobre 1923, Lénine, qui à l'automne pouvait déjà se déplacer et progressait dans la maîtrise de la parole, entra soudainement dans le garage et exigea qu'on l'emmène à Moscou. Il arriva au Kremlin, entra dans son cabinet, dans la salle des séances, puis se rendit à l'exposition agricole au parc de la Culture et du Repos, et revint à Gorki.

C'est ainsi que sa secrétaire Fotieva décrit l'itinéraire de Lénine dans ses souvenirs.

Or un certain nombre de circonstances incitent à en douter. Premièrement, on sait que Lénine voulait depuis longtemps aller à l'exposition agricole. Et la route de Gorki passait pratiquement devant l'exposition, sur le Val de Crimée.

Il aurait donc été naturel de visiter d'abord l'exposition, puis seulement d'aller au Kremlin.

Deuxièmement, selon certaines sources, au Kremlin, dans son cabinet, Lénine ne put trouver le document qui l'intéressait. Il se mit dans un extrême état d'irritation, se mit à râler, les convulsions commencèrent. Il n'aurait plus été question d'exposition.

Après son retour à Gorki, son état se mit à se dégrader soudainement. Maria Ilitchna, qui ne savait pas dissimuler et rougissait facilement, raconta à l'un des médecins que son frère s'était senti mal après avoir déclaré qu'on lui avait volé un document.

En 1930, Valentinov, alors employé de la mission commerciale soviétique à Paris, conversa avec un fonctionnaire soviétique de passage. Il lui demanda ce que faisait Krupskaïa. Il entendit en réponse : « Elle se tait, s'humilie. Pas un mot de protestation. Mais qu'attendre de Krupskaïa ? Vous savez

bien que Staline a subtilisé dans l'appartement de Lénine une chose très désagréable écrite sur lui par Lénine. Et Krupskaja a tout fait pour étouffer cette histoire. Staline, en échange, a fait d'elle un membre du Comité central. »

À strictement parler, à la fin de 1923, Krupskaja n'est pas encore entièrement sûre que ce sera Staline qui l'emportera après Lénine, et non Trotski.

À la fin de cette année-là, Trotski publie un recueil d'articles intitulé Le Nouveau Cours.

Les idées principales du Nouveau Cours de Trotski :

« Le bureaucratisme dans la direction du parti est insupportable. La direction s'est changée en commandement. Il est nécessaire de renouveler l'appareil du parti. Il faut l'élection. Il faut la critique. »

Ces idées n'étaient pas caractéristiques de Trotski auparavant. Certes, Trotski, le premier, avait introduit la notion de « léninisme », et ce qu'il louait le plus dans le léninisme, c'était la capacité à des changements brusques de tactique, à des virages à 180 degrés. En outre, il appréciait particulièrement dans le léninisme « l'esprit combatif qui recourt à la ruse et aux manœuvres ».

À en juger par les faits, c'est cette dernière qualité du léninisme que Trotski décida d'utiliser lorsqu'il se lança, de façon inattendue, dans une campagne pour la démocratie interne du parti.

À propos de Trotski, il ne faut pas se faire d'illusions. Il voulait simplement frapper ceux qui voulaient écarter Trotski du pouvoir. Trotski lança un appel à la jeunesse, aux étudiants. Le milieu étudiant répondit. Les langues se délièrent. Et pas seulement chez les étudiants. La critique se mit à fleurir dans les cellules du parti des académies militaires, de la garnison militaire de Moscou, des unités de chars, et plus loin encore.

Pour combattre Trotski, on mobilisa tous les membres connus du parti, y compris Krupskaja.

Quelques jours après la mort de Lénine, Krupskaja envoya une lettre à Trotski :

« Cher Lev Davidovitch, je vous écris pour vous dire qu'environ un mois avant sa mort Vladimir Ilitch parcourait votre livre. Je veux encore vous dire ceci : l'attitude qu'il a eue envers vous à l'époque où vous êtes venu nous voir à Londres depuis la Sibérie n'a pas changé chez lui jusqu'à sa mort. »

Et dans le n° 16 de la revue Bolchevik de 1925, Krupskaja écrivit :

« Après la mort de Vladimir Ilitch, tout le monde se sentit, d'une certaine façon, encore plus soudé. Sous l'influence de cet état d'esprit, j'ai écrit cette lettre à Trotski. On ne peut nullement en tirer la conclusion que Vladimir Ilitch le considérait comme son remplaçant. »

Staline décorera Krupskaja de l'ordre de Lénine et de l'ordre du Drapeau rouge du Travail. C'était une récompense méritée. De plus, Krupskaja savait mieux que quiconque que Staline avait vraiment été proche de Lénine au cours des dernières années de celui-ci. C'est elle-même qui transmit à Staline la demande de Lénine pour du poison. On ne demande pas de poison à quelqu'un d'extérieur.

Fin octobre 1923, peu après le dernier voyage de Lénine au Kremlin, les membres du Politburo entendirent, dans un cadre officieux, un rapport de Staline : selon les informations dont il disposait, l'état de santé de Lénine s'aggravait.

« Il faut tout prévoir à l'avance pour qu'il n'y ait pas de confusion à l'heure de la grande douleur, dit Staline, et il ajouta : Les camarades de province disent que Lénine est un homme russe et qu'il

doit donc être enterré en conséquence. Ils sont catégoriquement contre la crémation de son corps. Certains camarades estiment que la science moderne a la possibilité, grâce à l'embaumement, de conserver longtemps le corps du défunt. Durant ce temps, nous nous habituerons à l'idée que Lénine n'est plus parmi nous. »

Trotsky réagit :

« En Russie, on faisait des saints des courtisans. J'aimerais beaucoup savoir qui sont ces camarades de province qui proposent, avec l'aide de la science, de faire des reliques à partir des restes de Lénine. »

Boukharine et Kamenev ne soutinrent pas non plus Staline. Rykov s'exprima de manière évasive. En réalité, Staline n'avait le soutien que d'un seul homme : Kalinine.

Cinq jours après la mort de Lénine, le 25 janvier, la Pravda publia un article du secrétaire de la Commission centrale de contrôle, Emelian Iaroslavski, avec ces mots :

« Lénine, notre cher ! Nous cacherons ton corps dans la terre, ton œuvre restera avec nous. »

Ce texte ne diffère guère des autres articles commémoratifs. Il est intéressant en ce sens que son auteur, haut responsable du parti, n'est pas au courant de la décision principale du moment.

En effet, dans ce même numéro de la Pravda, où Iaroslavski écrit sur une page : « Lénine, ton corps nous le cacherons dans la terre », une autre page, dans le coin gauche, publie discrètement une résolution du présidium du CIK :

« Premier point. Conserver le cercueil avec le corps de Vladimir Ilitch dans un caveau.

Deuxième point. Construire un caveau près du mur du Kremlin. »

Signature : président du CIK Kalinine.

La signature de Kalinine entérine la décision personnelle de Staline : Lénine ne sera pas enterré, il sera exposé dans un mausolée.

Outre ses objectifs idéologiques, Staline offrait ainsi, pour un siècle au moins, à des millions de gens un spectacle incomparable. Valentinov note :

« Il me semble que notre peuple a, plus que les autres, une curiosité mystique particulière, une sorte d'attrait pour la vue d'un mort, d'un défunt. Surtout si le mort se distingue du commun. »

Même Krupskaja, la veuve de Lénine, écrit à la fille d'Inessa Armand :

« Les clichés dans le cercueil sont réussis. Je te les enverrai. »

Le commissaire du peuple au Commerce extérieur, Krasine, proposa de conserver le corps de Lénine afin de le ranimer plus tard à l'aide des technologies les plus modernes.

Mais dès les premières publications nécrologiques dans les journaux, il apparaissait clairement que la résurrection de Lénine n'était pas envisagée.

Le 22 janvier, une autopsie fut pratiquée à Gorki. Le compte rendu de l'état anatomopathologique du défunt fut reproduit partout.

Simultanément, aux côtés des expressions de sentiments envers le défunt, on donnait des informations sur l'état de son cerveau, de la calotte crânienne, du cœur, des poumons, de la cavité abdominale, de la rate, des reins et de la musculature.

L'un des employés de la Gazette commerçante et industrielle disait à ce propos :

« Nous connaissions Lénine comme le chef de la révolution, si vous voulez comme le dictateur qui a remplacé la dynastie des tsars. Nous pouvons sympathiser avec lui ou non. Mais Lénine est un homme, et on est en train de nous le vider. »

D'après le souvenir d'un pathologiste étranger, on en arriva à des affrontements ouverts pour savoir qui était l'héritier légitime du corps : la famille, l'État ou le parti communiste.

Ce même pathologiste étranger se souvient :

« Je fus par hasard témoin de la façon dont la police secrète – à Moscou, on les appelait alors “les voisins” – escortait le cerveau de Lénine. Le soir du 24 janvier, dans une limousine anglaise précédée de huit motocyclistes, il fut transporté dans un institut spécial. Je me suis éloigné de la fenêtre, pensant que c'était encore quelque haute personnalité. Ce n'est que plus tard que j'appris qui, ou plutôt quoi, était passé sous mes fenêtres. »

Le cerveau et le cœur de Lénine furent remis au fonctionnaire du parti et diplomate Arossev, qui donna le reçu suivant :

« Je soussigné, Arossev, ai reçu du camarade Bélenki, le 24 du présent mois à 18 heures 25 minutes, pour l'Institut V. I. Lénine, un bocal en verre contenant le cerveau, le cœur d'Ilitch et la balle extraite de son corps. Je m'engage à conserver le tout et à répondre personnellement de son intégrité et de sa conservation complètes. »

Le corps de Lénine fut acheminé à Moscou le lendemain de l'autopsie. Peu avant la mort de Lénine, des ouvriers non membres du parti, du dépôt de Moscou, avaient réparé à une date inhabituelle une locomotive de la série U, n° 127. Ils élurent unanimement Lénine mécanicien honoraire de cette locomotive et lui écrivirent :

« En te remettant cette locomotive, les ouvriers et employés ne doutent pas que toi, Vladimir Ilitch, en tant que mécanicien expérimenté, nous conduiras vers un avenir radieux. »

C'est cette même locomotive qui amena à Moscou le train funèbre portant le cercueil.

La fabrication du cercueil fut confiée à l'ancien directeur administratif du Sovnarkom, Bonch-Brouïevitch. Il en a laissé un souvenir :

« Voyez de vos propres yeux, tout est en ordre, dans l'état le plus parfait, débitait le fabricant de cercueils, tout joyeux de la réussite de son travail pour un défunt si rare. Et voici l'oreiller, ne vous inquiétez pas, il sera bien allongé, confortablement, tout en douceur. La longueur est excellente. »

Le jour de la mort de Lénine, Kamenev dit à Bonch-Brouïevitch :

« C'est vous qui préparerez la tombe. »

Le 21 au soir, le membre du Politburo Kamenev ne savait donc pas encore que Staline avait déjà décidé du mausolée.

Quand la décision fut annoncée, Bonch-Brouïevitch fut affecté à la construction du premier caveau provisoire. Il en a également laissé un souvenir :

« On alluma d'énormes brasiers. Les flammes rouges, mêlées de fumée noire, léchaient le mur du Kremlin. Des silhouettes d'ombres errant comme dans les enfers. Le sol durci par le gel. “La terre ne veut pas recevoir Vladimir Ilitch”, disaient les ouvriers. »

Le 26 janvier s'ouvrit à Moscou le IIe Congrès des Soviets. Il était prévu que ce soit au congrès qu'on décide du mode de sépulture de Lénine.

Compte tenu du fait que la décision de Staline avait déjà été prise et publiée la veille dans la Pravda, il ne restait plus au congrès qu'à entériner par un vote.

En février 1924, la presse soviétique ouvrit un débat sur l'aspect architectural du mausolée. Le commissaire du peuple au Commerce extérieur, Krasine, dans un passé lointain ingénieur de talent et fabricant d'explosifs pour les attentats terroristes bolcheviques, proposa « de donner à la tombe la forme d'une tribune populaire, d'où seront prononcés des discours sur la place Rouge ».

Cette proposition de Krasine était bien plus politiquement avisée que sa première idée de congeler puis de ranimer Lénine. La fonction de tribune allait devenir la fonction principale du mausolée.

En 1924, il était déjà clair qui monterait sur cette tribune.